

MOUVEMENT.NET (L)



Ailòviou de Didier Galas, © Christian Berthelot.

CRITIQUES THÉÂTRE (</critiques/critiques/>)

Aimez-moi les uns les autres

Didier Galas

Premiers pas du festival Mettre en scène à Rennes avec *Ailòviou*, notable déclaration d'amour de Didier Galas à son personnage d'élection et à son public.

Par Jean-Louis Perrier
publié le 15 nov. 2013

Depuis une quinzaine d'années, Didier Galas parcourt la scène en quête de langue. Non pas celle qui autorise les échanges de masse et les approximations de traducteurs automatiques, mais celle, exacte, dont il serait l'unique et irremplaçable locuteur et à laquelle nous n'accéderions, malgré notre habillage sous forme de public, que pris à part, de doigt à œil et de bouche à oreille. Contrairement aux idées reçues, rien dans la langue de scène n'est jamais acquis. Elle se cherche en cherchant celui ou celle qui l'entendrait, qui entendrait son désir d'être entendue dans sa singularité. Son désir d'être aimé. La langue de scène n'est pas maternelle. Elle s'éloigne du giron comme on quitte un port avec tout ce qu'on y a chargé. Elle s'élabore en route, *in progress*. C'est même cela qui distingue l'artiste du simple emprunteur de langue, de l'utilisateur.

Le masque et le costume d'arlequin sont la plume et le pinceau élus par Didier Galas pour produire de la langue. Dans *Ailòviou* – sa manière de ne pas dire : « *Jtm* » –, son entrée en scène est une autre naissance. Il ne laisse qu'à lui-même le soin de s'enfanter. Son bonhomme s'extrait d'une trappe par le siège, une malséance toute arlequinienne, suivie de gestes serpentifères, comme langue se contorsionnant hors du gosier, pointe de pied s'avancant en terrain inconnu. Dans les premiers dessous, la question d'aimer ou d'être aimé ne se pose guère, mais l'affrontement aux incertitudes du dehors conduit à la nécessité de l'aveu. Dans le tremblement d'être au monde sans assurance, les mots affluent en désordre. S'emmêlent les sons perçus *in utero*, dans une ligne mélodique où se saisissent dentales d'Asie, gutturales d'Afrique ou chuintantes d'Amérique : *Oh Yeah ! Oyez : Ailòviou*.

Autant le corps est sûr, absolument, aguerri à une gestuelle dont Didier Galas a pu vérifier la quasi-universalité sur les continents connus, ni danse, ni non-danse, succession de mouvements ultra rapides et de brèves stations ; autant la parole balance entre vagissement et vacillement, dans les litanies d'un poème sonore où il convient de se déprendre de l'orthographe pour revenir à l'écoute, comme le rappelleront quelques surtitres

opportuns. □adacieusement référencé « *monodrame musical en un acte* », *Ailòviou* part d'un livret écrit par Didier Galas qui laisse toute place à une phonétique propice à la mise en musique live par Pascal Contet (accordéon) et Joël Grare (percussions). Les deux hommes sont installés dans un fortin grillagé laqué noir, un véritable studio, où le personnage fera incursion pour quelques confidences au micro, avant que les instrumentistes n'exercent leur droit de suite chez lui.

Le metteur en scène-scénographe Christian Rizzo a conçu une scène lisse et blanche comme papier glacé. Viendront s'y inscrire effectivement les mots (vidéo : Jean-François Guillon) et les graphes avec lesquels le personnage compose et bataille. Du rectangle noir d'où il s'était extrait, il a tiré une étrange légumineuse de proportions humaines, de consistance édreduesque, aussi amorphe et muette qu'□lequin est disert et remuant. Son envers. Masculin, féminin ou neutre ? Quoi qu'il en soit, l'objet amoureux potentiel est un leurre qui se laisse peloter sans trop de résistance. Une tentative de copulation s'épuise en mouvements masturbatoires. L'union est tentée dans toutes les postures imaginables, avant que le doudou monstrueux ne soit porté en béret de fou carnavalesque, et renvoyé dans les dessous de scène, comme un partenaire incapable de répondre à la question posée. Un fiasco.

Le désir d'être aimé est incommensurable. Qui ne l'entendrait ? La jambe raide est une autre érection que le rire soulage un instant. □chaque pas, même démasqué et costume ôté, Didier Galas paie son écot à □lequin, qu'au pas suivant □lequin lui rend. Ils se cherchent dans un miroir invisible, s'observent, s'enfuient et reviennent l'un vers l'autre, l'un chez l'autre. Les couleurs vives du costume ont déteint sur le visage du comédien, elles viendront tacher fugitivement la scène. Dans leur fragmentation même, dans la manière dont ils sont cousus entre eux, les phonèmes et les mots forment un autre manteau bigarré, que les musiciens déploient pour mieux l'ajuster au personnage. Les diphtongues d'*Ailòviou* deviennent moirures sonores. Toute langue est proprement arlequinisée dans une mélodie à portée de tous. Les destinataires du message amoureux affluent : c'est le parlé qui l'adresse au corps, le corps qui transmet aux musiciens, lesquels renvoient vers le metteur en scène qui passe à l'auteur-interprète. Mais c'est tourné vers le public, lorsque la lumière va décliner, qu'il fait sa déclaration. Sans attente de réponse.